

Flaubert et Lamartine :  
archéologie de la modernité littéraire

sous la direction de Norioki SUGAYA

## Avant-propos

Ces pages regroupent les versions écrites des communications présentées à l'occasion de deux manifestations scientifiques. La première a eu lieu le 12 mai 2018 et avait pour titre : « Flaubert, Spinoza, Bergson — Littérature et philosophe dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle ». Cette demi-journée d'études organisée par Norioki Sugaya a été financée par le « Invited Visiting Scholar Program » dirigé par le « Research Initiative Center » de l'Université Rikkyo. Nous remercions grandement ce programme universitaire, grâce auquel nous avons pu inviter au Japon Juliette Azoulai, maître de conférences à l'Université Paris-Est. Quant à la seconde, elle s'est tenue le 31 octobre au même campus de l'Université Rikkyo. Elle a été organisée par Norioki Sugaya et Keiko Tsujikawa (Université Shirayuri) et portait sur le thème « Romantisme et la modernité littéraire ». Elle a bénéficié d'une subvention « Grants-in-Aid for Scientific Research (Kakenhi) », et nous sommes très reconnaissant à la « Japan Society for the Promotion of Science » dont l'amabilité nous a permis d'inviter Aurélie Foglia, maître de conférences à l'Université Paris 3.

# I. Littérature et philosophie dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle

## Présentation

Norioki SUGAYA

Les rapports entre la littérature et la philosophie dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle constituent un thème important mais relativement nouveau. Il était, en tout cas, inconcevable il y a 25 ans lorsque j'ai commencé ma propre thèse. À l'époque, le structuralisme linguistique et l'approche narratologique prospéraient toujours, et interroger la dimension philosophique d'une œuvre littéraire était généralement considéré comme démodé dans la mesure où la philosophie de l'œuvre était alors souvent assimilée à l'intention de l'auteur. À quoi s'ajoute d'ailleurs le mépris qu'on portait et porte encore de nos jours à la philosophie française du XIX<sup>e</sup> siècle. Victor Cousin et ses disciples, dont l'éclectisme spiritualiste dominait le monde philosophique de l'époque, font maintenant l'objet d'une moquerie profonde, de sorte que personne ne lit plus guère les écrits de celui que Flaubert appelait « le Philosophe » avec un P majuscule. Pourtant, l'influence exercée par la philosophie cousinienne sur des auteurs littéraires comme Hugo, Balzac ou Flaubert est telle qu'on pourrait la comparer, en exagérant quelque peu, à l'impact que des philosophes comme Foucault, Deleuze et Derrida ont eu sur notre pensée moderne dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, pour citer ici un seul exemple, l'idée de l'autonomie de l'art dont la fameuse expression « l'art pour l'art » n'est qu'une variante, a été formulée en France par Victor Cousin qui l'empruntait à Kant (*Critique de la faculté de juger*, 1790) et en même temps en distordait le sens profond. On dirait que la pensée de Cousin a pour ainsi dire accompagné comme une ombre tenace l'aventure de la modernité littéraire de Gautier jusqu'à Flaubert et Mallarmé et sans doute encore au-delà.

Un autre enjeu de notre interrogation consiste à repenser les rapports entre les deux moitiés du XIX<sup>e</sup> siècle. On sait que Roland Barthes, dans *Le Degré zéro de l'écriture*, a tracé une coupure nette entre Balzac et Flaubert, autrement dit entre le romantisme au sens

large et la modernité littéraire provenant d'une certaine crise de la représentation littéraire. Il faut pourtant admettre que cette rupture n'a rien d'absolu, comme on s'en aperçoit de plus en plus clairement. Ainsi, Juliette Azoulai, dans son ouvrage fondamental sur *L'Âme et le Corps chez Flaubert. Une ontologie simple* (Classiques Garnier, 2014), a mis en lumière ce que Flaubert doit au romantisme allemand et en particulier à sa *Naturphilosophie*. De même, il y a seulement dix ans que Gisèle Séginger nous a révélé l'importance décisive de l'esthétique d'Hegel dans la formation littéraire du jeune Flaubert, qui avait fait siennes certaines idées du philosophe allemand comme en témoigne entre autres le dernier chapitre de *L'Éducation sentimentale* de 1845 (« Notes de Flaubert sur l'Esthétique de Hegel », *Gustave Flaubert*, 5, Minard, 2005, p. 247-330). Il faut rappeler ici une fois de plus le rôle de V. Cousin, philosophe contemporain du courant romantique, qui a introduit en France les pensées des philosophes étrangers comme Hegel ou Spinoza tout en les dénaturant considérablement. À ce propos, Atsushi Yamazaki, dans ses études consacrées au chapitre VIII de *Bouvard et Pécuchet*, a examiné la manière subtile dont Flaubert a intégré dans son roman encyclopédique les problématiques relevant de l'éclectisme cousinien (voir surtout *Bouvard et Pécuchet, le roman philosophique : classification, magnétisme, philosophie*, thèse de doctorat, sous la direction de Jacques Neefs, Université Paris VIII, 2019, 2 vol). Tout cela montre à quel point la pensée littéraire et la pensée philosophique étaient inextricablement liées au XIX<sup>e</sup> siècle, et il est donc tout à fait légitime de poser cette question cruciale : à quoi pense la littérature ? C'est, bien sûr, le titre d'un ouvrage fondamental de Pierre Macherey (Presses Universitaires de France, 1990). Ce philosophe contemporain n'avait pas hésité à se placer exprès à l'intersection des deux domaines pour élaborer ses réflexions intellectuelles, ainsi que le fait remarquer Hisashi Fujita, spécialiste de Bergson, qui a été un de ses anciens étudiants.

Le jeune Flaubert affirmait qu'il « n'a[va]it pas l'esprit philosophique » (lettre à Ernest Chevalier, 15 juillet 1839). Cela ne l'a pas empêché, on le sait, d'entreprendre des lectures métaphysiques parfois difficiles pour

la préparation de ses œuvres. Ces lectures, loin de fournir seulement des informations précises et ponctuelles, nourrissent la force spéculative du texte littéraire, qui ne peut pas être considéré comme un système clos sur lui-même, mais s'ouvre sur des dimensions multiples dont celle de la philosophie n'est pas de la moindre importance. En fin de compte, c'est la notion même de *littérarité* qui est en jeu. L'autonomie de l'Art que des écrivains comme Flaubert et Mallarmé ont cherché à défendre n'exclut certainement pas l'expérience de la littérature comme recherche de la vérité. Sans doute « le style n'est qu'une manière de penser », comme le dit Flaubert dans une lettre adressée à Ernest Feydeau (fin juillet 1859), et en tant que tel, le travail de l'écrivain implique nécessairement des enjeux irréductibles à son seul aspect esthétique.